

blent devoir sentir bien plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit. L'amitié dans les femmes doit être rare, mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi délicate que tendre. Elles ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme comme ami dans les grandes occasions, mais pour le bonheur de tous les jours il faut l'amitié d'une femme."

C'est dans Shakespeare que se trouve peut-être le plus beau témoignage rendu à l'amitié entre jeunes filles.

Écoutez le tableau qu'il en trace, en termes adorables dans les paroles qu'adresse Hélène à Hermia, (je ne ferai ni au poète ni à mes lecteurs l'injure de les traduire,) dans le songe d'une nuit d'été, au moment où l'amour va mettre un terme à leur douce affection d'enfance et de jeunesse.

Is all the counsel that we two have shared,
The sisters' vows, the hours that we have
When we have chid the hasty-footed
For parting us, — O, is all forgot?
All school-days' friendship, childhood
We, Hermia, like two artificial gods,
Have with our needles created both one
Both on one sampler, sitting on one
Both warbling of one song, both in one
As if our hands, our sides, our voices and
Had been incorporate. So we grew
Like to a double cherry, seeming parted
But yet an union in partition,
Two lovely berries woulded on one stem—
And will you rend our ancient love
To join with men in scoring your poor

Cette amitié-là, prélude de l'amour, accorde souvent les plus pures et les plus vives jouissances que cette terre puisse donner. Plus tard, les affections de famille absorbent à tel point le cœur de la femme qu'elle ne trouve plus le loisir pour l'amitié, car il faut du temps pour cultiver cette plante délicate. Lorsque les circonstances ont isolé la femme, elle reporte toutes ses capacités d'aimer sur quelque âme sœur et elle goûte à nouveau les joies

d'une pure affection, augmentée encore par les trésors d'expérience qu'elle a amassés en chemin. Je serais tentée de croire que les périodes les plus favorables à ce sentiment, entre femmes, sont l'extrême jeunesse et l'âge mûr. J'ajouterai que l'immense changement opéré aujourd'hui dans l'éducation des femmes me paraît propice à l'éclosion d'amitiés solides et profitables parce que grâce à des vues plus larges, à un horizon de connaissances plus étendu, elles pourront joindre aux douces confidences féminines l'échange de pensées et d'opinions sur les grandes questions qu'agitent notre époque. Ces amitiés là ne seront plus de jolis nœuds de ruban, comme a dit Eugénie de Guérin. J'imagine que celle qui liait Mme de Staël et Mme Récamier devait être de ce genre. D'après les biographies de ces femmes célèbres entre toutes, leur affection l'une pour l'autre aurait été de celles dont le poète allemand a dit :

Sie fragen nich nach Mann und Weib (1) bien qu'il y eût entre elles, à première vue, des raisons suffisantes pour supposer une rivalité jalouse. On raconte qu'à un dîner, M. Talleyrand se trouvait assis entre les deux femmes ; Mme de Staël ayant sans doute constaté que les attentions du diplomate allaient de préférence vers la belle Juliette, lui demanda brusquement : " Si nous étions, Mme et moi, en danger de nous noyer, laquelle sauveriez-vous la première ? " S'inclinant avec politesse, Talleyrand répondit : Vous savez nager, Madame. Malgré son génie transcendant, Corinne était assez femme pour s'impatienter de voir les succès, l'adulation enthousiaste qui naissaient sous les pas de sa charmante amie ; cependant ce sentiment ne paraît avoir troublé en rien leurs relations, sans doute parce que Mme Récamier savait se faire pardonner sa beauté par un dévouement et une admiration à toute épreuve pour la femme de génie. A leur première rencontre, Mme de Staël avait 32 ans, Juliette Récamier, 21. Ce ne fut qu'une apparition qui laissa dans l'imagination de la plus jeune une impression si forte qu'elle la confia au papier. Des relations amicales ne tardèrent pas à s'établir et une correspondance

(1) Qu'importe que ce soit un homme ou une femme.

active révèle à quel point ces deux femmes de nature si différentes s'étaient attachées l'une à l'autre. " Chère Juliette, écrit Mme de Staël, vos lettres sont maintenant le seul intérêt de mon existence. Combien je suis touchée de votre précieuse missive. Aussitôt qu'il en arrive une tout mon monde se précipite en s'écriant : Une lettre de Mme Récamier et l'on s'assemble pour l'entendre ! Chacun parle avec admiration de ma belle amie. Adieu, cher ange ! Mon Dieu ! que j'envie ceux qui sont près de vous ! "

En 1811, lorsque Mme de Staël résolut de s'enfuir en Suède, Mme Récamier voulut à tout prix aller embrasser son amie avant son départ. Celle-ci, craignant les foudres de Napoléon, l'implorait de ne pas venir. Rien ne put dissuader Mme Récamier de son projet. Mais à peine fut-elle arrivée à Coppet qu'un décret d'exil de Napoléon la frappa. A cette nouvelle fatale, le désespoir de Mme de Staël ne connut plus de bornes. Elle écrit : " Je n'ose aller vous parler ! je me jette à vos pieds, vous implorant de ne me point haïr. Si vous pouviez lire dans mon âme, vous auriez pitié de moi. Adieu ! adieu, ange de bonté, puisse ma tendresse éternelle, compenser les ennuis que vous cause votre généreuse amitié pour moi ! Promettez moi de me conserver cette affection qui m'a donné ces heures si douces " Plus loin : " Vous ne sauriez croire l'émotion que m'inspire votre lettre. C'est au fond de la Moravie que vos paroles célestes me sont parvenues ; j'en ai versé des larmes de douleur et de tendresse, car il me semblait entendre la voix d'un ange, ainsi qu'Agar dans le désert. " Mais en voilà assez ce me semble, pour constater la sincérité et la durée d'une affection réelle entre ces deux cœurs, entre ces deux personnalités si attrayantes, entre ces deux femmes marquées l'une, du sceau du génie, l'autre de celui de la beauté et de la grâce.

Un autre exemple remarquable d'une amitié entre femmes nous est fourni par le cas des Dames de Llangollen dont la réputation était très grande dans toute l'Angleterre du XVIII^{ème} siècle. Vers 1760, deux jeunes demoiselles appartenant au meilleur monde, Lady Eleanor Butler et Mme Sarah Ponsonby se prirent d'une affection